

Dimanche 1^{er} juillet 2018 – 13^{ème} dimanche du Temps Ordinaire – Année B

1^{ère} lecture : « Dieu n'a pas fait la mort » (Sg 1, 13-15 ; 2, 23-24)

Psaume 29 : **Je t'exalte, Seigneur, tu m'as relevé.**

2^{ème} lecture : « Puisque vous avez tout en abondance... » (2 Co 8, 7.9.13-15)



Évangile de Jésus-Christ selon Saint Marc 5, 21-43

La guérison de la fille de Jaïre et d'une femme hémorroïsse

Homélie du Père Miguel Roland-Gosselin sj à l'église St-Ignace (Paris)

Tous ces gens qui se sont pressés contre Jésus ce jour-là... C'était la cohue, la foule s'extasiait autour du guérisseur qui passait par là, mais ce soir sans doute l'affaire sera oubliée. Ces gens-là, pour la plupart, n'auront pas été touchés par la rencontre de Jésus, et Jésus n'aura guère été touché non plus ; il n'aura pas senti une force « sortir de lui ». Tandis que pour cette femme... Celle-là s'est approchée d'une tout autre façon ; car celle-là souffrait, elle se débattait contre les maux de l'existence, et elle s'est dit que cet homme de Dieu aurait peut-être un peu de puissance pour elle. Elle s'est approchée avec une immense espérance, disons avec une infinie et toute petite confiance. Oh, il ne s'agissait pas d'une foi très élaborée : « *toucher son manteau* », autant dire que c'était de la magie. Il n'empêche : cette femme a perçu que Dieu, quel qu'il soit, ne peut avoir que de la bonté pour les gens, qu'il n'est pas un ami de la souffrance. Permits, mon Dieu, que je m'approche comme je peux, fût-ce en catimini.

Et Dieu a entendu la souffrance de cette femme, il a reconnu sa foi, sa toute petite mais infinie confiance. Jésus, passeur de vie, a senti « *une force qui sortait de lui* ». Guérir, consoler les souffrants, c'est pour Jésus « plus fort que lui » ; cela vient de si profond qu'il en est traversé à son insu. Cela vient de Dieu.

On nous dit que la femme « *ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal* ». L'affaire pourrait s'arrêter là ; or non. Jésus sait, lui, ce que signifie vivre. La guérison n'y suffit pas. Femme, si tu veux vivre, dit Jésus, regardons-nous en face, dis-moi « toute la vérité », engageons l'un et l'autre une vraie relation de confiance. Alors, crois-moi, la vie qui commence sera tout autre, tu vivras une vie offerte et confiante, apte à supporter les épreuves et à les traverser sans peur, jusqu'à ton dernier souffle. Bienvenue dans le monde de ceux qui n'ont plus peur : « *Ta foi t'a sauvée* ». Je suis sûr, j'espère que cette femme, ce soir, n'aura pas oublié Jésus. Le visage de Jésus sera désormais sa joie et son salut.

Fin de l'épisode ; il est venu se glisser dans une autre histoire, celle de Jaïre et de sa fille malade. Vous observerez que cet évangile est une affaire de femmes. À plusieurs reprises ces jours derniers j'ai reçu la visite de femmes fatiguées, découragées parce que la vie était pesante et difficile, et je leur ai dit : l'évangile de dimanche sera pour vous ! Il sera pour les hommes tout autant, mais ce n'est pas indifférent qu'il s'agisse ici de femmes. La femme aux pertes de sang : c'est la fertilité qui se gaspille, c'est la vie qui se répand à perte et qui n'engendre rien. Et puis la fillette bientôt nubile qui est « à la dernière extrémité » : c'est la vie qui meurt sur le seuil, avant d'avoir pu se transmettre. Les deux récits jumelés disent le drame de la vie qui n'arrive pas à se déployer, quand le malheur nous retient et nous tue.

Or voici la fille de Jaïre qui va mourir. Ici, pas question qu'elle implore elle-même, c'est la foi de son père qui la sauvera. Nous notons cela : par notre foi en Dieu nous pouvons quelque chose pour les autres, ils peuvent quelque chose pour nous. Prière d'intercession. Jaïre, donc demande à Jésus : « *Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive !* » Je ne sais pas ce qu'il entend par « imposer les mains », mais j'observe que Jésus, à la fin du récit, n'imposera pas les mains, il fera précisément autre chose. Il prendra la main de l'enfant, il lui parlera : « *Jeune fille, lève-toi* », et il la rendra à ses parents

pour qu'eux-mêmes continuent le travail de guérison. L'atmosphère, là encore, n'est pas au prodige mais à la relation. Le Dieu de cet évangile n'est pas celui qui fait des exploits pour nous tirer d'affaire ; il est plutôt celui qui nous prend par la main, qui nous invite à faire un pas, et nous confie à d'autres sur un long chemin.

En somme, si j'ai bien compris, cet évangile pourrait s'appeler « les niveaux de la foi ». Il y a *la foi inefficace de la foule*. Ce peut être la nôtre parfois, car nous pouvons « toucher » Jésus à la messe, nous en approcher mille fois sans avoir pris conscience d'un besoin de guérison, sans désirer vivre davantage ou autrement, ou en cherchant ailleurs de vaines façons de grandir et de progresser. Il y a ensuite *la foi de ceux qui s'approchent avec un désir* : ils savent ou ne savent pas parler de Dieu, ils tâtonnent comme ils peuvent, mais du moins ont-ils perçu ce que pourrait être une vie humaine accomplie, ils aimeraient être des passeurs de vie, ils devinent qu'elle est probablement du côté de Dieu. Et puis il y a *la foi de ceux qui ont reconnu le visage de Jésus* : ceux-là ont commencé à lui « parler vrai », ils ont eu la grâce d'être pris par la main, de s'être senti, une fois, cent fois relevés par lui. Ils ont commencé à goûter au mystère de la résurrection.

Tous ces gens-là sont nos frères, car nous sommes tous ces gens-là. Et Jésus en vérité, au soir de la journée, n'en aura oublié ni négligé aucun. Je crois qu'il continue de passer parmi nous, sans finir de nous attendre et de nous espérer.